

je laisse la certitude des lieux à celles qui n'ont pas peur de prendre racine

Arianne Caron Poirier

Numéro 166, automne 2020

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94362ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron Poirier, A. (2020). je laisse la certitude des lieux à celles qui n'ont pas peur de prendre racine. *Moebius*, (166), 33–42.

je laisse la certitude des lieux
à celles qui n'ont pas peur
de prendre racine

Arianne Caron Poirier

Je serre les mâchoires à l'annonce du départ imminent de l'autobus depuis l'intérieur du terminal. Ma mère me dit d'être prudente, qu'elle est triste que je reparte *déjà*. Elle aimerait bien m'avoir près d'elle *plus souvent*, me dit-elle, en replaçant doucement une mèche de cheveux derrière mon oreille.

Bye, ma grande.

Ses tempes sentent la lavande et je voudrais m'y reposer encore quelques minutes. Quelques années.

Je prends mon courage à deux mains : il faut rentrer à la maison. Revenir à celui qui m'attend et convaincre tout le monde, moi la première, que cette mascarade est nécessaire.

Je suis engourdie, mais lucide. J'ai appris il y a longtemps que les faux départs, ça n'existe pas.

Je serre les poings, je ne regarde personne. Surtout pas mon père. Un seul coup d'œil bleu mer vers moi et je ne serai plus rien de possible.

Je formule de courtes phrases. *Merci pour tout. Je t'aime. À bientôt.*

Je souris bêtement afin d'éviter que ma voix ne se casse, empêchant ainsi de laisser échapper un sanglot, une faille qui trahirait mon air déterminé à quitter les lieux.

Tout le monde sait que je finis chaque fois par repartir.

Après toutes ces années, je constate le pire. Plus personne ne me retient, désormais.

* * *

Défilent les paysages : les îles du Bic, les champs et les montagnes dans la brume de Saint-Fabien, le village désert de Saint-Simon, L'Isle-Verte.

Une fois sur la 20, je cesse de pleurer. Je suis muette, livide, amorphe. Dépassée par la réalité, par cette vie que je semble avoir choisie pour de bon.

Chaque panneau d'autoroute me renvoie mon reflet dans la vitre. Rivière-du-Loup, La Pocatière, L'Islet, Saint-Michel-de-Bellechasse, Lévis.

Rue Saint-Jean.

S'ensuivent de longues et pénibles journées où je réapprends à vivre loin du littoral, comme un spectacle bien rodé : je revêts une fatigue plus grande que moi et j'erre, sans le moindre sentiment d'exister véritablement, dans cette ville dont les fortifications se mesurent à celles de mon imposture.

* * *

à chaque retour en ville j'ai la certitude de retrouver au même endroit
un lit défait
des draps desquels s'échappent des brouillards plus denses que mon sommeil
un ennui mortel
des listes d'épicerie
une crise d'eczéma
un voisinage bourgeois qui m'ignore et que je méprise
mon corps ma vie sans moi

* * *

Il me reproche d'être ailleurs, étourdie. De dire *chez nous* pour parler du Bas-du-Fleuve plutôt que pour désigner notre appartement. De ne pas savoir exister ici, ensemble.

Comment te dire, mon amour, cet incessant tremblement de terre qui détruit ce que nous construisons ?

Comment te raconter cette douleur aiguë qui traverse ma poitrine lorsque je ferme les yeux, le soir, et que je les ouvre, chaque matin, sur ces murs couverts d'une vie que nous bâtissons loin de la grève et de l'horizon ?

* * *

Tout le monde sait que les grands retours sont décevants.
On les espère quand même.

* *
* *

nos épaules en carence
le diaphragme voûté
ce sont chacun de nos secrets
que j'emporte d'une ville
à l'autre

je t'en supplie
laisse-moi ici
je saurai creuser
jusqu'à nous
jusqu'à moi

* *
* *

Les nuits suivant mon retour, une voix, la mienne peut-être, se réverbère.

Pas à l'autre bout du monde.

Juste de l'autre côté de la rive.

La bienvenue n'importe quand.

On ne peut pas sortir le fleuve de la fille.

On est bien partout chez soi.

* *
* *

Ces lieux auxquels on appartient et qu'on fuit, qu'ont-ils à nous apprendre ?

* * *

On dit de la fuite qu'elle est un réflexe de survie. On dit *sauver sa peau. Prendre ses jambes à son cou. Échapper à quelqu'un ou à quelque chose. Se fuir comme échapper à sa conscience.*

* * *

J'enseigne la littérature québécoise contemporaine en m'attardant à la littérature migrante. Les mots *exil, déracinement* et *étranger* résonnent entre les murs de ma classe. Les étudiant·e·s esquissent un sourire, le regard empli de compassion, comme s'il·les savaient. Il·les sont silencieux·euses. Moi, je tremble.

* * *

Enfant, je m'excusais souvent.

C'est à Sainte-Flavie, devant l'immensité qui s'offrait à moi sous les traits d'un miroir aux ondes bleutées, que je réussissais enfin à me reposer. Les pieds dans le varech. Bien campée dans le fleuve jusqu'aux hanches, je déchargeais doucement

mes épaules affaiblies par cette existence qui était la mienne, rompant avec toute forme de lieu, d'espace et de temps.

Je semblais née pour ça : courir le long du Saint-Laurent et m'éloigner au large, juste assez, au grand désarroi de mes parents, qui me sommaient de revenir, qui me disaient que j'allais trop loin.

* * *

Refuser catégoriquement adresse ou gentilé qui brûlerait ma tentative d'évasion.

* * *

Enfant, j'avais souvent les yeux dans l'eau.

En apercevant, moi aussi, la Côte-Nord lors des jours de ciel dégagé.

Quand je sentais le fleuve tranquille.

À la fin d'une histoire qui se terminait bien.

Au sommet du pic Champlain.

En entendant chanter Michel Rivard.

Le cœur prend l'eau.

Cette constante envie de pleurer m'a toujours gênée. J'étais honteuse de passer pour une pleurnicharde.

Je sais maintenant les mots pour raconter ce monde, entier, intact, qui vibrait à l'intérieur de moi.

* * *

J'ai pris l'habitude de ravalé mes larmes pour pleurer la douleur des autres, celle de mes parents et celle des humains éclopés dont j'imaginai l'existence misérable. Je gobais les regards éteints des enfants du tiers-monde, ceux qu'on nous montrait à la télé, dans les publicités de Vision mondiale. J'ai compris très tôt qu'il fallait tout absorber pour faire taire le réel, pour amenuiser sa cruauté. Je devais l'engloutir pour l'empêcher de faire des ravages.

Ce rôle avait été écrit pour moi et je lui rendais grâce.

* * *

À la question « D'où êtes-vous? », je réponds toujours fièrement *du Bas*. Pour obtenir mon statut de conjointe de fait, j'ai dû procéder officiellement, après dix ans à mentir – surtout à moi-même –, à mon changement d'adresse.

* * *

Nommons les faits tels qu'ils sont: c'est de moi que je m'éloigne à chaque retour en ville. C'est de nous deux que j'ai peur quand je ne suis plus moi.

* * *

je te fixe
solidement
à chacun de mes missiles

toi témoin de mes bombardements
je te prends dans mes bras-filets
je me prends pour une écrivaine

je ne réinvente pas l'histoire
je la devine

il n'y a toujours eu que moi
contre moi

* * *

J'ai la certitude qu'il nous est possible d'exister librement,
quelque part, ensemble.

* * *

Quelle est la valeur de cette vie dont les meilleurs moments nous apparaissent toujours comme des périodes d'évasion, des fuites de soi? écrivait Gilles Archambault.

Je tente de trouver, loin de moi, une paix que je ne me suis jamais accordée.

* *
* *

Je me perds souvent. Je ne sais situer les villes du monde entier qu'en fonction de leur proximité ou de leur distance du Saint-Laurent. Qu'importe les trajets ou les détours, on m'a appris à revenir au fleuve.

Ne revient-on jamais d'aussi loin que de soi-même ?

* *
* *

L'été, les embruns salés recouvrent les fenêtres et ma peau et je me retrouve enfin, dans l'anse, affaiblie, mais patiente, là où je m'étais abandonnée.

* *
* *

Quand passe le train, la nuit, derrière le Rocher-Blanc, c'est ma vie entière qu'il ramène vers l'est.

* *
* *

J'accepte que mon récit soit banal, qu'on me l'ait déjà souvent raconté. Ces mots de Sophie m'apaisent encore :

Il y a quelque chose de rassurant dans la simplicité d'un personnage : une enfance, trois ou quatre traits de personnalité et un désir contrarié.

* *
* *

Espérer, au plus profond de soi, les ressacs.

* *
* *

Le *désir contrarié*, ce trou béant dans mon ventre duquel je suis captive, je cherche encore à le nommer. Je ne sais que nos repères vaseux et ma trajectoire trouble.

* *
* *

À moi-même, doucement, comme à une amie : *il faut laisser la certitude des lieux à celles qui n'ont pas peur de prendre racine.*

Œuvres citées dans le texte :

Michel RIVARD, *Maudit bonheur.*
Gilles ARCHAMBAULT, *Parlons de moi.*
Sophie LÉTOURNEAU, *Chasse à l'homme.*